

La Rencontre Internationale québécoise des écrivains oct. 1977

Joseph Bonenfant

Numéro 9, février 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonenfant, J. (1978). La Rencontre Internationale québécoise des écrivains oct. 1977. *Lettres québécoises*, (9), 49–50.

Porte ouverte

La Rencontre Internationale québécoise des écrivains oct. 1977

Mon cher Adrien,

J'estime que la dernière Rencontre internationale québécoise des écrivains, qui a eu lieu du 2 au 6 octobre 1977 à l'Auberge du Mont-Gabriel, est un événement important dans la vie des « lettres québécoises ». C'est pourquoi je t'envoie ce papier avec l'espoir que tu le pubieras. Le dernier numéro de ta revue, novembre, garde le silence ; plutôt que d'un oubli, je préfère penser qu'il s'agit d'une impossibilité matérielle. L'échéance impérieuse ne t'aura pas permis de faire écho à ce colloque dont François Hébert a très tôt parlé dans *Le Jour* (14 octobre, p. 26) et Jean Royer dans *Le Devoir* (15 octobre, p. 44). Je t'en parle à partir de mes seuls souvenirs.

Les organisateurs, André Belleau, Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon et François Ricard, du comité de direction de *Liberté*, avaient choisi le thème général : ÉCRIVAIN ET LECTEUR. En soi ni bon ni mauvais. On aurait pu assister à des chicanes et à des criailleries catastrophiques. Tous les invités prenant la littérature

au sérieux et jouant franc jeu, ce fut au contraire une Rencontre de haute qualité. On parla et on s'écouta passionnément. Les différences d'âge, d'école de pensée, d'origine sociale, de nationalité, de pratique littéraire et de succès national ou international, pourtant identifiables, ont laissé naître, ou grandir, une amitié réelle, tangible, où se partageaient les mêmes soucis de la proclamation ou de la dénonciation, de la solitude ou de la communication, et tous les degrés imaginables de la responsabilité sociale de l'écrivain.

Je ne veux affubler personne d'étiquettes ; seulement nommer et identifier brièvement. Aharon AMIR, Israélien, directeur de la revue *Keshet*, traducteur et animateur culturel ; un homme d'action, précis, efficace, ennemi de toute enflure verbale. Jacques BOREL, Français, le romancier de *L'Adoration* et du *Retour* ; le critique des narcissismes littéraires, fasciné par l'imagination autobiographique ; un Français d'amitié et de modestie ; pour moi une découverte, mais cette fois sur le plan personnel. Julio CORTAZAR,

Argentin exilé en France, romancier du *Livre de Manuel* et de tant de romans de feu, écrivain qui porte son peuple au bout de ses bras ; des yeux dévorés d'attention, une intelligence imprégnée de réalité, brûlée par l'injustice ; un écrivain social, non pour l'anthologie mais pour l'enracinement et pour l'éveil. Milovan DANOJLIC, Yougoslave ; traducteur, essayiste et poète ; un être de silence et de tendresse, quelqu'un qu'on aime tout de suite pour sa vérité qu'il dit sans détour, un être d'une profonde sensibilité, mais ouverte, parlante, attentive. Aris FAKINOS, Grec, professeur et journaliste, épine dans le pied des dictatures, un penseur empirique, un écrivain qui ne sacralise rien, un méditerranéen qui fait penser à Camus ; marié à une Française charmante. Gerardo Mello MOURAO, Brésilien, six ans de prison, ex-professeur d'université, déchu de ses droits politiques, un être bouillant, une présence ramassée sur soi mais que la parole projette dans le déferlement ; un homme qui a découvert la liberté en prison, qui nous étonne sur ce que peut un homme. Jorgen SONNE, Danois d'humour noir, un Borges nordique, un hystérique hyper-lucide dont les silences ont peut-être plus de sens que les paroles. Roger GRENIER, romancier, directeur littéraire chez Gallimard, l'homme à l'aise parmi les ergoteurs et qui ne retourne pas les pavés lancés dans la mare. Enfin René MICHA, Belge, homme de prodigieuse culture, de mémoire concrète et d'intervention



Quelques participants étrangers. De g. à d. : 1) Julio Cortazar d'Argentine, 2) Roger Grenier de France et Gerardo Mourao du Brésil et 3) Aris Fakinos de Grèce.

compulsive, d'une humilité émouvante ; un colloquant personne-ressource qui pourrait fournir des idées à des pierres et qui n'a qu'à ouvrir la bouche pour éblouir ; un participant qui ne laisse rien passer et qui s'est trouvé aussi à l'aise au Québec qu'en Afrique ou qu'en Extrême-Orient. Voilà quels furent les écrivains qui ont donné à notre Rencontre son caractère international et devant qui il eût été gênant de trop étaler les querelles domestiques. Ils furent au contraire des interlocuteurs avec qui les Québécois, grâce à nous et grâce à eux, furent continuellement de plain-pied.

Les Québécois qui donnèrent une communication sont : 1— Marcel Bélanger, poète, qui montra « la sorcellerie évocatoire » des mots à l'oeuvre dans le texte comme une exigence encore plus fondamentale que l'intention de l'écrivain ou que les intentions du texte ; 2— François Hébert, critique littéraire, qui dès l'ouverture situa la problématique de l'écriture et de la lecture dans ses paramètres complexes, changeants et fuyants ; 3— Nicole Brossard, qui, se sentant comme exclue, en tant que femme, du thème « écrivain et lecteur » tira de cet étonnement et de cette exclusion (si naturelle !) une série de réflexions dont le mordant correspondait à la concision et qui laissa dans l'inconscience (si culturelle !) la majorité des participants ; 4— André Brochu, qui parla admirablement de la lecture et du travail spécifique du critique qui cherche à situer les oeuvres d'une part s'arrachant d'un champ pulsionnel et d'autre part investissant le champ culturel, dans les deux cas ajoutant du travail à du travail et gommant la différence bourgeoise entre l'individuel et le collectif ; 5— enfin, le soussigné, qui utilisa l'analogie des rôles et des fonctions assignés à la femme pour faire la critique des rôles et des fonctions reconnus à la littérature à travers l'expérience de la lecture.

Parmi les compatriotes qui intervinrent dans le débat, signalons Jacques Fólch-Ribas, Jacques Godbout, Louis-Philippe Hébert, Naïm Kattan, Michèle Lalonde, André Langevin, Émile Martel, Gilles Marcotte, Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Thomas Pavel,

Jacques Brault, François Ricard. Le président de séance fut Wilfrid Lemoine ; son habileté consommée, comme animateur, contribua à rendre tout le monde un peu plus intelligent ; les vertes et amicales semonces qu'il servit à Fólch-Ribas, surtout en fins de séance, lui valurent un beau bouquet de fleurs une fois au déjeuner, entre la poire et le fromage. Tout le monde crut que c'était l'hommage d'une admiratrice de l'Âge d'or, qui se trouvait sur les lieux. Enquête faite, il se révéla que le coup venait du sardonique et mort de rire Fólch-Ribas. La Rencontre était sauvée : on avait ri.

Il y eut un autre moment où cette fois-là l'on se prit fort au sérieux. C'était la dernière séance. Jean-Guy Pilon, feignant d'adresser à André Brochu une question que lui avait confiée avant de partir André Langevin, prit la parole et dit : « Monsieur Brochu, qu'est-ce que vous voulez dire quand vous parlez de méta-texte ? » Brochu conserva tout son sang-froid pour expliquer aux ignares que ce mot-là n'est pas plus malin, disons, que paraphrase ou métaphore. Mais il fallait aller plus loin. Jacques Godbout tomba les gants et se jeta dans la mêlée. Duel de bons mots. Pierre-Jean-Jacques apporta des nuances, avança un correctif. Je bouillais sur mon fauteuil, croyant ces querelles mortes à jamais dans notre milieu. Je n'arrivai pas à trouver minables Bachelard ou Proust critique, ou Hugo Friedrich, ou Jacques Brault critique. Et je me disais : c'est vrai qu'il existe de mauvais mémoires de maîtrise et d'affreuses thèses de doctorat en lettres, mais ce n'est pas ça la « critique universitaire ». J'avais eu droit au classique numéro de ventriloques de ces rencontres ; mais il avait été bref.

Le dépliant qui annonçait la Rencontre avait précisé : « Toutes les communications, théoriques comme vécues, auront donc des chances d'éclairer la problématique de ce thème ». C'est ce qui s'est produit. Aux témoignages viscéraux (Cortazar, Danojlic, Mourao, Bélanger, Brossard) se sont mêlées des analyses plus théoriques, plus critiques (Amir, Borel, Sonne, Brochu, F. Hébert). On pourrait encore catégoriser selon silence-solitude-appropriation et

parole-société-désappropriation ; ou encore effet d'élitisme ou souci populaire ; ou encore selon tous les degrés de l'enracinement social. D'autres pourront le faire. Pour ma part, j'ai trouvé cette Rencontre importante parce qu'elle fut avant tout une vraie rencontre entre écrivains et lecteurs. Au fait, ici, il s'agissait des mêmes personnes. Mais si l'on songe que Radio-Canada (CBF-FM) diffuse les communications de la Rencontre (du 28 décembre au 25 janvier 1978, mercredi, 17 h), que cette radiodiffusion est reprise dans l'Europe francophone et que *Liberté* en 1978, à son habitude, en fera l'objet d'un numéro spécial, force nous est d'admettre que cette sixième Rencontre internationale québécoise des écrivains rejoint des centaines de milliers d'auditeurs et de lecteurs ; que ce n'était donc pas « la petite rencontre annuelle entre copains ».

Il faut au contraire féliciter les organisateurs d'avoir su trouver la formule, la bonne, et le tempo : une séance par demi-journée, deux ou trois communications suivies de discussions ; l'apéritif, la table communautaire, le climat d'amitié.

Pilon disait en 1972, après la première de ces Rencontres : « Nous nous sommes internationalisés justement parce que nous voulions éviter ces grandes rencontres de tribu québécoise, avec tous nos écrivains parlant de la même chose constamment » (*Le Devoir*, 5 juin 1972, p. 7). Ces paroles-là sont encore plus vraies maintenant, après six ans. Cette internationalisation, à mon avis, doit rester. Mieux vaudrait sauter une ou deux années que de revenir aux colloques d'autrefois où ça bardait. À moins qu'on ait l'idée, une fois, de regrouper pour cinq jours des Québécois qui parleraient de littérature, mais en tant que psychologues, historiens, sociologues, linguistes, médecins, avocats, peintres, musiciens, animateurs, députés, chômeurs, libérés conditionnels. Cette fois-là, on n'annoncerait pas : « Rencontre internationale québécoise des écrivains », mais humblement : « Rencontre interdisciplinaire québécoise des lecteurs ». Le jeu en vaudrait-il la chandelle ?

Joseph Bonenfant
le 27 décembre 1977